

LA VIE PARISIENNE, ENTRE CULTURE ET POLITIQUE : L'EXEMPLE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

L'Exposition universelle de Paris de 1867 est la deuxième du genre à être organisée en France, après celle de 1855. Elle est inaugurée par Napoléon III, le 1^{er} avril 1867, et ferme ses portes le 3 novembre suivant, après sept mois d'un succès inédit : près de sept millions de visiteurs¹, avec surtout, la venue exceptionnelle de tout ce que l'Europe, voire le monde, compte de têtes couronnées. Affluence qui suscite un emballement sans précédent de la vie parisienne, dont les fêtes, le luxe et la bouillonnante activité atteignent, aux yeux des contemporains, une ampleur sans précédent. Les mémorialistes de l'époque, membres de la Cour comme de l'opposition républicaine, et la presse, officielle ou non, s'en font l'écho.

Or, cette vie parisienne prend alors, en même temps, une incontestable dimension politique. L'Exposition universelle est un événement rare, hors du commun. Elle place Paris sous le regard de toute la France et de l'Europe entière. Provinciaux et souverains étrangers viennent au cœur de la capitale assister au grand spectacle que lui offre le Second Empire. Elle est donc une occasion unique : à l'heure où tout le monde le regarde, le régime a la possibilité de se montrer comme jamais il ne l'a fait. Objet d'une attention, d'une curiosité inédite, il ne peut pas ne pas en profiter pour faire son autocélébration. L'Exposition devient donc l'occasion d'une vaste entreprise de propagande dont la vie parisienne constitue l'un des vecteurs principaux.

Il est donc intéressant d'étudier les enjeux purement politiques que revêt alors la vie parisienne, qui se manifestent de trois manières ; premièrement, par la prise en mains de cette vie parisienne par les autorités politiques, dans le cadre de ce qu'il est convenu d'appeler la Fête impériale qui devient alors, pourrait-on dire, un axe de politique culturelle ; deuxièmement, parce qu'elle est l'occasion de délivrer des messages à caractère politique, adressés tant à l'opinion publique française qu'à l'étranger. Enfin, parce qu'on attend de cette vie parisienne qu'elle joue un rôle politique, en suscitant des ralliements au régime alors ébranlé par ses blocages intérieurs et ses échecs extérieurs.

Une œuvre de politique culturelle

La vie parisienne se trouve donc, en 1867, prise en mains par les autorités impériales. Le phénomène n'est ni total – la vie culturelle de la capitale est encore très largement le fait d'initiatives privées et existe sans intervention de l'État – ni nouveau – l'Empire a depuis ses débuts une action en faveur de la vie culturelle de la capitale, comme d'ailleurs les autres régimes avant lui. Mais il prend une ampleur nouvelle en 1867.

L'Exposition, stimulant de la vie parisienne

L'Empire a d'abord stimulé la vie parisienne par l'organisation de l'Exposition prise en charge, chacun pour une moitié, par l'État et par la ville de Paris. Cette Exposition attire les provinciaux et les étrangers : sept millions de visiteurs en tout, avec des arrivées quotidiennes qui se seraient montées à 7 000². L'événement remplit donc les cafés et les restaurants, lieux habituels de cette vie parisienne si souvent décrite et admirée – ou décriée. « Les fêtes succèdent aux fêtes, les galas aux galas ! » s'écrie Juliette Adam. « Le théâtre, les courses, les “cabarets”, [...] ne désemploient pas. Les glaciers aussi sont comblés le soir, surtout le Café napolitain et Imoda, tout près de nous, rue Royale³. » Pour Ludovic Halévy, Paris « n'est plus qu'une guinguette ». L'affluence et l'ambiance créées par l'Exposition stimulent également l'activité des théâtres. Ceux-ci, explique Jean-Claude

1. Voir Georges Poisson, « Expositions universelles », in Jean Tulard, dir., *Dictionnaire du Second Empire*, Paris, Fayard, 1995, p. 510-514.

2. Voir Hervé Maneglier, *Paris impérial. La Vie quotidienne sous le Second Empire*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 228.

3. Voir Juliette Adam, *Mes Sentiments et nos idées avant 1870*, Paris, A. Lemerre, 1905, p. 141 et 147.

Yon, sont « sur le pied de guerre », en prévision de l'affluence annoncée. De nouvelles salles sont ouvertes, comme le Théâtre-International, qui sera un échec, et le Théâtre-Rossini ; on ressort les succès récents, et la préparation de la *Grande Duchesse de Gerolstein* se fait avec des moyens conséquents⁴... Tous les acteurs habituels de la vie parisienne se retrouvent mobilisés pour être en mesure de répondre à la demande de vie parisienne créée par cette affluence record, mais aussi pour susciter une offre inédite de plaisirs et de divertissements.

Une intervention directe des autorités publiques

Les autorités jouent également un rôle direct dans cet emballement de la vie parisienne suscité par l'Exposition, en organisant elles-mêmes ce que l'on appellerait aujourd'hui des événements culturels. Fêtes, concerts, expositions, adressés à un public plus ou moins large, sont le fait direct et exclusif du régime et de ses différents acteurs. Trois exemples suffiront à illustrer ce fait.

Le 10 juin, une grande fête est organisée aux Tuileries en l'honneur du tsar et du roi de Prusse. Pour l'occasion, de vastes travaux d'aménagement ont été organisés pour permettre au palais d'accueillir les invités. On édifie notamment un escalier monumental reliant le jardin à la salle des Maréchaux, que l'on peint en raccord avec l'architecture du palais et que l'on orne de balustrades, de pilastres, de panneaux de marbre et autres accessoires luxueux ; plus de 2 000 pots de fleurs sont loués pour l'occasion. Banquet et bal sont, comme il se doit, somptueux. Les illuminations sont un succès : la foule s'amasse dans les jardins pour admirer les 630 feux de Bengale installés par Ruggieri, au point qu'il faut chasser la population venue tenter d'apercevoir les têtes couronnées. La fête, tout en luxe et en somptuosité, réservée à l'élite, est pourtant devenue un spectacle à part entière, où la foule se précipite⁵.

Le 1^{er} juillet a lieu la cérémonie de remise des prix aux exposants, présidée par l'empereur, en présence des illustres hôtes étrangers alors présents à Paris, notamment le prince de Galles, le frère de l'empereur du Japon et le sultan. Cette cérémonie est l'occasion, pour 20 000 spectateurs, d'assister à un concert qui dépasse par ses proportions l'ampleur normale de ce genre de manifestations. Ce ne sont pas moins de 1 000 exécutants qui sont réunis sous la baguette de Georges Hainl, qui doit être assisté d'aides de camp pour diriger les orchestres et chœurs réunis de l'Académie impériale de musique, de l'Opéra-Comique et du Conservatoire. Le programme, composé d'œuvres du répertoire français essentiellement, se conclut par un hymne « à Napoléon III et à son vaillant peuple », composé par Rossini lui-même⁶.

Le 14 août se produit un autre événement culturel qui, s'il est passé plus inaperçu au moment de l'Exposition, n'en est pas moins révélateur de l'intervention des pouvoirs publics dans la vie culturelle parisienne. L'impératrice Eugénie se rend, avec sa suite, rue de Grenelle, afin d'y visiter une exposition d'objets scolaires organisée dans ses locaux par le ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy. Cette exposition, parallèle aux deux sections consacrées aux questions d'éducation dans le palais de l'industrie au Champ de Mars, s'accompagne de la publication d'une grande série de rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France, dont le ministre a lancé l'idée en 1865 et qui paraissent à l'Imprimerie impériale à la fin de l'année⁷. L'État intervient donc ici encore par la stimulation de l'activité intellectuelle.

Ces différentes manifestations de la vie culturelle parisienne sont, toutes les trois, le fait direct des autorités politiques de l'Empire. Celui-ci s'investit à tous les niveaux de la hiérarchie. Les souverains, bien sûr, organisent des bals aux Tuileries ; les ministres, on l'a vu, agissent également. Ainsi le 27 avril, Eugène Rouher donne au ministère d'État un bal à 4 000 invités dont le prince Oscar de Suède, des princes italiens, la plupart des ministres, des ambassadeurs, des maréchaux et

4. Voir Jean-Claude Yon, *Jacques Offenbach*, Paris, Gallimard, « NRF Biographies », 2000, p. 343-344.

5. Voir Archives nationales : O⁵/2305 ; Cléante, « Courrier de Paris », *L'Illustration*, 22 juin 186, p. 387.

6. Voir Henri Cozic, « Distribution solennelle des récompenses », *L'Illustration*, 6 juillet 1867, p. 11 ; M. Savigny, « Chronique musicale », *L'Illustration*, 6 juillet 1867, p. 14.

7. Voir Jean-Charles Geslot, *Une histoire du XIX^e siècle. La biographie de Victor Duruy (1811-1894)*, thèse de doctorat, dir. Jean-Yves Mollier, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, juillet 2003, vol. II, p. 875-877.

des membres des grands corps de l'État, ainsi que des représentants de la presse, du monde des arts, des lettres et de l'industrie, français et étrangers. Tout ce petit monde s'amuse jusqu'à quatre heures du matin au son de la musique de trois orchestres, dont l'un venu spécialement de Tunisie⁸. Le président du Corps législatif, Eugène Schneider, n'est pas en reste. Ainsi organise-t-il lui aussi un grand bal, le 10 mai, à l'hôtel de Lassay, qui brille notamment par la présence de l'orchestre de Johann Strauss venu spécialement de Vienne⁹. Le préfet de Paris enfin fait aussi de l'Hôtel de Ville l'un des pôles festifs de la capitale à plusieurs reprises, notamment le 23 mai pour le roi des Belges, le 8 juin pour le tsar, le roi de Prusse et le vice-roi d'Égypte, le 28 août pour l'empereur d'Autriche, la reine de Hollande et le roi Louis de Bavière. À chaque fois, ce sont environ 400 couverts qui sont mis pour le banquet suivi d'un bal et d'illuminations¹⁰.

L'Empire met donc les petits plats dans les grands et se mobilise à tous les échelons de la hiérarchie. C'est qu'il a compris tout le bénéfice qu'il pouvait tirer de l'occasion unique qui lui est offerte de se montrer sous son meilleur jour. Et la focalisation des regards sur la vie parisienne lui fournit le moyen de l'utiliser à son profit en délivrant un certain nombre de messages politiques.

Une grande œuvre de propagande politique

Ces messages s'adressent à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du pays. Ils diffusent une image de la France censée renforcer le régime, en montrant tant l'excellence de la civilisation française, que les réussites de l'Empire, tout ceci devant produire de la légitimité.

L'excellence française à l'honneur

Le rayonnement de la capitale française, et notamment la renommée de sa vie culturelle animée, sont loin d'être récents¹¹, et le mythe de la vie parisienne, déjà bien ancré dans les représentations européennes, n'est pas pour rien dans le succès de l'Exposition. 1867 représente une sorte d'apogée en la matière, avec le drainage sur la capitale de milliers d'étrangers, et parmi eux des têtes couronnées des quatre coins de l'Europe et du monde. Or, en arrivant à Paris, celles-ci comptent bien profiter de leur séjour pour se plonger dans les tourbillons de la Fête impériale et profiter des délices de la vie parisienne.

Les princes européens se conduisent d'abord en touristes. C'est l'occasion pour eux de découvrir le Paris monumental mythique. Ainsi, c'est dès le lendemain de son arrivée que le roi de Bavière fait un grand tour dans la capitale¹². Pas un des hauts lieux du Paris des guides de voyage n'échappe à la visite d'une tête couronnée. L'itinéraire de l'empereur d'Autriche est particulièrement chargé. Arrivé à Paris le 23 octobre, il visite, dès le 25, la Conciergerie et le musée de Cluny. Le 29, il se promène en compagnie de Napoléon III aux Champs-Élysées. Le 31 août, il se rend au musée d'artillerie de Saint-Thomas d'Aquin, puis au Luxembourg. Les jours suivants, il visite l'Hôtel des Monnaies, les Halles centrales, la manufacture des Gobelins, les catacombes, la cathédrale Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le Panthéon, les Invalides, le musée du Louvre, le parc Monceau, ainsi que les châteaux de Versailles, Saint-Germain, Saint-Cloud, Compiègne et Pierrefonds¹³.

Par ailleurs, ces séjours étrangers sont l'occasion de mettre en avant le bon goût, la tradition d'excellence de la civilisation française, l'art de vivre qui a fait la réputation de la vie parisienne. Tandis que la reine des Belges et la princesse royale de Prusse vont faire leurs emplettes chez Giroux, le marchand de jouets réputé du boulevard des Capucines¹⁴, le vice-roi d'Égypte Ismaël

8. Voir *Le Moniteur universel*, 29 avril 1867.

9. *Ibid.*, 11 mai 1867.

10. Voir René du Merzer, « Les Souverains à Paris », *L'Illustration*, 15 juin 1867, p. 370 ; C. P., « L'empereur d'Autriche à Paris », *L'Illustration*, 2 novembre 1867, p. 278-279 ; *Le Moniteur universel*, 25 mai 1867.

11. Voir Philip Mansel, *Paris capitale de l'Europe 1814-1852*, Paris, Perrin, 2003, p. 53 sq.

12. Voir *Le Siècle*, 20 juillet 1867.

13. Voir C.P., « L'empereur d'Autriche à Paris », *L'Illustration*, 9 novembre 1867, p. 291-294, et Jean-Paul Bled, *François-Joseph*, Paris, Fayard, 1987, p. 378-379.

14. Voir *Le Siècle*, 6 et 9 juin 1867 ; sur Giroux : Hervé Maneglier, *Paris impérial... op. cit.*, p. 185.

Pacha commande au tailleur de son écuyer « quatorze douzaines de pantalons », « huit douzaines de gilets et autant de redingotes¹⁵ ». Un vice-roi qui, d'ailleurs, se montre assez exigeant, preuve de la haute idée qu'il se fait du bon goût français, en matière de gastronomie. Madame Baroche raconte, en effet, qu'il aurait été fort déçu de la faible quantité de vins servis lors du dîner offert le 8 juin par la ville de Paris, mais qu'il aurait en revanche « rendu toute justice à la cuisine de l'Hôtel de Ville¹⁶ ». Juliette Adam explique de son côté que les cafés et les glaciers sont pris d'assaut par les étrangers¹⁷. Le tsar tient d'ailleurs à donner un dîner de quatorze couverts au Café anglais¹⁸. On vient aussi à Paris goûter l'art de vivre à la française.

Concomitants des antres de la gastronomie, les lieux de divertissement aussi sont à l'honneur. Il est à cet égard un fait bien connu et emblématique : le succès d'Hortense Schneider que la plupart des souverains viennent entendre triompher au théâtre des Folies Dramatiques dans *La Grande Duchesse de Gerolstein*¹⁹. La comtesse Tascher de la Pagerie en est choquée, mais Mme Baroche, plus mesurée, y voit la preuve que les souverains sont venus à Paris « pour se délasser avant tout » ; l'empereur lui-même aurait dit d'ailleurs au prince Napoléon : « Ils sont venus simplement visiter Paris et s'amuser²⁰. » Et la double visite du tsar au bal Mabilles tend à confirmer cette idée²¹. Les visiteurs étrangers, princiers ou non, investissent par ailleurs les salles de théâtre de la capitale. Les arts et lettres à la française font aussi partie de l'excellence nationale qu'il s'agit de mettre en avant. Les acteurs des principales scènes sont mobilisés lors des dîners officiels, tout autant que les plus grandes célébrités des arts et des lettres, mis en contact avec les hôtes illustres de la France. De nombreuses rencontres ont lieu. La princesse Mathilde convie, le 12 mai, dans son salon la reine du Portugal²². En octobre, chez la princesse de Roccagiovine, la reine de Hollande retrouve certaines de ses connaissances du monde scientifique et littéraire²³. Les plus grandes célébrités littéraires, artistiques et scientifiques du pays sont au nombre des invités des grandes fêtes officielles, notamment lors des bals de la présidence du Corps législatif²⁴ ou encore lors de certains bals des Tuileries : ainsi celui du 18 mai où sont invités Octave Feuillet, Désiré Nisard, Théophile Gautier, Félicien David, Carpeaux²⁵... Paris apparaît bien alors comme une métropole artistique internationale : ses théâtres ne désemplissent pas, le Louvre reçoit la visite de visiteurs aussi illustres que l'empereur d'Autriche, tandis que des maîtres réputés comme Rossini ou Strauss participent eux aussi à la fête.

La démonstration des réussites du régime

Cet emballement de la vie parisienne montre en 1867 que l'Empire est le dépositaire de l'excellence de la civilisation française, dont il porte le rayonnement à son apogée. C'est l'une des réussites du régime que l'on cherche à mettre en avant, ce régime accusé d'avoir tué la liberté et qui voudrait montrer au contraire la profusion créatrice à laquelle il a donné le jour. Réussite culturelle, à laquelle s'ajoute une réussite économique : le redressement et la modernisation de la France. Ici encore les visiteurs provinciaux et étrangers sont, au cœur de la vie parisienne, plongés dans un bain de propagande. Le tourisme auquel ils se livrent ne porte pas seulement sur le Paris monumental ancien et mythique, celui de Notre-Dame et de l'Arc de Triomphe. C'est aussi le Paris nouveau,

15. Voir Céleste Baroche, *Mme Jules Baroche. Second Empire. Notes et souvenirs*, Paris, Crès et Cie, 1921, p. 379.

16. *Ibid.*, p. 375.

17. Voir Adam, *Mes Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 147.

18. Voir *Gazette de France*, 15 juin 1867.

19. Voir Yon, *Jacques Offenbach, op. cit.*, p. 345 sq.

20. Voir Stéphanie Tascher de la Pagerie, *Mon séjour aux Tuileries, 1852-1871*, Paris, Paul Ollendorff, 1893-1895, vol. 3, p. 91 et 104 ; Baroche, *Second Empire...*, *op. cit.*, p. 372 ; Ollivier, *L'Empire libéral*, t. X, *Le désarroi*, Paris, Garnier frères, 1904, p. 455.

21. Voir Baroche, *Second Empire...*, *op. cit.*, p. 372.

22. Voir *Moniteur universel*, 14 mai 1867.

23. Voir Julie de Roccagiovine, *Isa Dardano Basso. Le princesse Julie Bonaparte et son temps. Mémoires inédits (1853-1870)*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1975, p. 370.

24. Voir *Moniteur universel*, 11, 17, 21 et 23 mai 1867.

25. *Ibid.*, 20 mai 1867.

celui d'Hausmann et de Napoléon III, qui est mis en avant, afin de montrer la grande modernité urbanistique de la capitale. François-Joseph fait ainsi le tour des Halles et du parc Monceau. Le roi de Prusse, lui, se promène aux Buttes-Chaumont et visite, guidé par le préfet de la Seine lui-même, les nouveaux systèmes de canalisations et d'égouts. Parcs verdoyants, égouts modernes, grandes percées larges et aérées : la ville nouvelle, la ville propre et hygiénique, grande fierté du régime, est exhibée aux souverains étrangers. Détail plus prosaïque, pour la fête du 15 août, le ministère de la Maison de l'Empereur dépense plus de 500 francs afin d'installer au Trocadéro la quinzaine de lieux d'aisance requis par l'affluence prévue du public. Le souci d'hygiène est omniprésent même dans l'organisation des fêtes, et le régime affiche par là sa modernité.

À cette image de la modernité doit s'ajouter, celle, qui lui est liée, de la prospérité. Les fêtes à Versailles, aux Tuileries, à l'Hôtel de Ville, avec leur débauche de luxe, de décorations et d'illuminations, en font la démonstration éclatante. La cérémonie de distribution des récompenses aux exposants, organisée le 1^{er} juillet, est aussi l'occasion d'exposer aux yeux des souverains présents toute la richesse de la France, et, en même temps, la tradition du luxe à la française. Madame Baroche nous décrit avec admiration tout l'apparat qui entoure la cérémonie, dans la plus pure tradition française :

On avait fait venir de Versailles tous les carrosses de gala remisés à Trianon. Ces voitures dorées sur toutes les coutures, dont les harnais sont en maroquin rouge conduisirent la famille Impériale et le Sultan à cette solennité. La décoration de la salle était riche et grandiose. Les velours semés d'abeilles d'or tempéraient l'éclat du jour. Impossible d'imaginer plus de dorures, d'étoffes aux riches couleurs. Les habits brodés étincelaient au soleil, les dentelles, les soieries aux tons éclatants, les éventails sans cesse agités avec un bruit semblable à un crépitement d'ailes : tout se mouvant ensemble donnait le vertige²⁶.

Allain-Targé, moins admiratif, mais tout aussi perspicace, se plaint lui qu'on ait cherché uniquement à « épater » le sultan²⁷. Quoi qu'il en soit, la France affiche orgueilleusement sa prospérité économique, dont les allées de l'Exposition du Champ-de-Mars font également la démonstration. Ce ne sont pas moins de 600 feux du Bengale qui sont utilisés pour « épater » le tsar et le roi de Prusse lors de la fête aux Tuileries du 4 juin²⁸ ; et lorsque le roi d'Espagne est invité au château de Versailles, ce sont cent mille fusées qui sont lancées dans un feu d'artifice qui a durablement impressionné Pauline de Metternich, et coûté la modique somme de 600 000 francs²⁹. Quant à la réception offerte par l'Hôtel de Ville, le 8 juin, elle coûte près d'un million de francs³⁰.

La capitale de la France joue donc le rôle de vitrine du régime durant les visites des étrangers, princiers ou non ; la vie parisienne, sous toutes ses formes, permet d'afficher la modernité et la prospérité de la France, tout en mettant en avant l'excellence de sa civilisation et son grand dynamisme culturel. Elle doit susciter l'admiration. Mais la volonté d'exhiber sa puissance passe également par l'étalage de la force du pays, et les nombreuses revues et parades militaires auxquelles assistent les éminents invités de Napoléon III sont là pour tenir ce rôle, pour transmettre des messages nettement plus explicites aux hôtes étrangers de la France.

Une volonté de produire de la légitimité

Ces messages s'adressent autant aux étrangers qu'aux Français, Parisiens ou provinciaux. Ils ont pour but, comme toute fête de souveraineté, de « produire de la légitimité », pour reprendre l'expression d'Alain Corbin³¹. Une légitimité internationale et nationale d'ailleurs. En matière de

26. Voir Baroche, *Second Empire...*, *op. cit.*, p. 377.

27. Voir Allain-Targé, *La République sous l'Empire. Lettres (1864-1870)*, Paris, Grasset, 1939, p. 130-131 (lettre du 4 juillet 1867).

28. Voir Archives nationales : O⁵/2306 (état de liquidation du 28 mai 1868).

29. Voir Pauline de Metternich, *Souvenirs (1859-1871)*, Paris, Plon-Nourri et C^{ie}, 1922, p. 146-150.

30. Voir René du Merzer, « Les Souverains à Paris », *L'Illustration*, 15 juin 1867, p. 370.

31. Voir Alain Corbin, « Préface », in Alain Corbin, Noëlle Gêrôme, Danielle Tartakowsky, dir., *Les Usages politiques des fêtes aux XIX^e-XX^e siècles*, Actes du colloque de la Sorbonne, 22-23 novembre 1990, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994, p. 9.

politique étrangère, la vie parisienne sert, on l'a vu, à « épater » les souverains européens, pour reprendre l'expression d'Allain-Targé. Comme un appât délicieux pour tant d'Européens fascinés par le mythe de Paris, elle a été peut-être l'un des moyens d'attirer touristes et souverains, de faire de Paris, pour quelques mois, la capitale de l'Europe et du monde, de faire ainsi oublier les échecs extérieurs, le Mexique et, plus récemment, le Luxembourg. Et aussi, pourquoi pas, d'effacer le souvenir du dernier moment où tant de têtes couronnées s'étaient réunies dans la capitale de la France impériale, lorsqu'elles étaient venues en conquérantes mettre fin à l'aventure du premier Empire. Madame Baroche le remarque, d'ailleurs : « Jamais depuis cinquante ans Paris n'aura vu dans ses murs une telle réunion de Souverains [sic] ³². » Cette remarque montre que les contemporains ont cette idée présente à l'esprit. Et Napoléon III le premier... Il avait promis que l'Empire serait la paix et, après quatre guerres, l'Exposition universelle et son message pacifiste semblent montrer qu'il tient sa promesse, comme il l'exprime d'ailleurs dans son discours du 1^{er} juillet. La foule massive et enthousiaste – autre particularité de la vie parisienne, celle des triomphes militaires et des révolutions – qui accueille les souverains étrangers, les suit à chaque fête officielle ou les raccompagne à la gare pour leur départ, montre également par ses vivats que la France est un pays ami.

Soucieux de légitimité internationale, Napoléon III cherche aussi, par le biais de la vie parisienne, à renforcer son régime à l'intérieur. À travers les quelques dizaines d'événements festifs organisés ou suscités par les autorités durant les quelques mois de l'Exposition, Napoléon III fait la preuve de son talent, déjà évoqué par Rosemonde Sanson, dans l'exploitation politique des fêtes et dans sa capacité à mêler les traditions dans un éclectisme forcené permettant de parfaire la représentation³³. La fête est d'abord une mise en scène ostensible du pouvoir et de sa puissance. Les fêtes, les cortèges, les défilés, jouent ce rôle d'ostentation ; ils permettent de mettre en avant la communion profonde avec la nation. À cet égard, le grand bal des Tuileries du 10 juin donné en l'honneur du tsar et du roi de Prusse est tout à fait emblématique et sert la propagande : la foule qui envahit les jardins pourrait faire la démonstration de cette volonté populaire de communion et de contact direct avec le souverain bien-aimé ; l'ordre de Napoléon III de la laisser faire va dans le même sens : il est un souverain qui cherche le contact avec ses fidèles sujets – ou ses fidèles « électeurs ». La communion est plus large, d'ailleurs. La transhumance massive des provinciaux montés à Paris pour l'occasion pourrait également la symboliser, dans la lignée de la Fête de la Fédération : cette polarisation pourrait représenter un pèlerinage, comme l'a dit Alain Corbin, un pèlerinage vers le centre du pouvoir, vers l'empereur, mais aussi, pour rester dans la métaphore religieuse, un pèlerinage vers un mythe, celui de la vie parisienne, qui dès lors se confond, plus que jamais, avec la Fête impériale. Cette communion, cette harmonie, Napoléon III veut en mettre en avant l'image, afin de montrer à ses invités et à ses sujets à quel point la ferveur populaire est grande et la solidité de son régime assurée. La mobilisation des élites intellectuelles, économiques, sociales lors des cérémonies officielles joue le même rôle : faire oublier le coup d'État et donner l'image d'un régime qui fait l'unanimité.

Un impact politique en deçà des espérances impériales

Quel fut, pour terminer, l'impact de cette vaste entreprise de propagande ? La vie parisienne, ainsi mobilisée pour en faire la vitrine d'un régime prospère, moderne, solide, a-t-elle permis à l'Empire d'atteindre son objectif ?

32. Voir Baroche, *Second Empire...*, *op. cit.*, p. 369.

33. Voir Rosemonde Sanson, « Le 15 août, fête nationale du Second Empire », in Corbin, Gérard, Tartakowsky, *Les Usages politiques des fêtes...*, *op. cit.*, p. 136.

Une situation internationale inchangée

À l'extérieur, tout d'abord. L'image laissée par la France est globalement positive ; témoignage parmi d'autres, celui de Mark Twain, enchanté de son séjour³⁴. Les souverains étrangers repartent eux aussi visiblement ravis. Le tsar, malgré les incidents provoqués par la question polonaise, distribue à son départ, peut-être pour montrer sa satisfaction, un million pour les pauvres de la ville de Paris, 50 000 francs aux domestiques de l'Élysée, où il logeait, 138 bijoux, bagues, épingles, cadeaux et souvenirs précieux, et notamment un magnifique manteau de fourrure offert à Napoléon III au moment de son départ³⁵. Le roi de Prusse et sa suite semblent également assez contents de leur visite. À en croire Émile Ollivier, le comte von Moltke était ravi que son souverain ait pu s'intéresser aux questions d'aménagement urbain et, selon la comtesse de Tascher de la Pagerie, Guillaume I^{er} emportait de son voyage une vision particulièrement positive de Napoléon III, de Paris et de la France³⁶. Quant à François-Joseph, les lettres qu'il écrit de Paris à son épouse restée en Autriche sont révélatrices d'un même état d'esprit : l'admiration pour la capitale³⁷. Et Mme Baroche de conclure que l'Exposition fut « un véritable triomphe pour la France³⁸ ».

En fin de compte, les souverains étrangers sont contents d'être venus, en ont pris plein la vue et admirent encore plus Paris maintenant qu'ils le connaissent qu'avant. Ce qui fait somme toute un bilan assez maigre en matière diplomatique. Le roi de Prusse et Bismarck ont peut-être été impressionnés par les égouts d'Hausmann, cela ne saurait leur faire oublier l'affaire du Luxembourg, ni les détourner de leurs projets d'unification allemande. De même, le tsar a pu apprécier les talents vocaux d'Hortense Schneider, cela ne le rend pas plus favorable à une alliance franco-russe. François-Joseph, coincé depuis la défaite de son armée à Sadowa, ne conclut aucun traité avec son vainqueur de 1859. Quant au roi d'Italie, il n'a même pas daigné se déplacer...

Le bilan de l'Exposition en matière de politique étrangère est donc pratiquement nul. Et dès le lendemain de sa clôture, d'ailleurs, la bataille de Mentana vient replacer la question romaine au cœur du concert des grandes puissances européennes. En matière de politique étrangère, la grande œuvre de propagande qu'aura été l'Exposition est donc un échec. La France a peut-être démontré qu'elle était désormais une nation pacifiste, mais l'initiative de la guerre, de toute façon, n'était plus de son côté, et les charmes de la vie parisienne n'y ont rien changé.

Une unanimité superficielle

À l'intérieur, le bilan est également plutôt négatif. Certes, l'opposition républicaine ne se sert guère de l'emballement des fêtes, et notamment du coût que cela représente, pour attaquer le régime. Au contraire, l'Exposition est plutôt un sujet d'unanimité. Ainsi *Le Siècle*, porte-voix de l'opposition républicaine au régime, est-il assez laudateur, tant sur l'Exposition que sur l'emballement de la vie parisienne qu'elle suscite. Alors que certains de ses collègues voient dans ces plaisirs une preuve de décadence, Léon Plée, dans un article du 14 juin 1867, en fait au contraire le symbole de la puissance et du dynamisme français. « Ce n'est pas une nation de décadence que celle qui à côté des folies du plaisir a de si vastes places pour le travail incessant et infatigable ! » écrit-il. Il a d'ailleurs à cœur d'expliquer tout ce que cet événement apporte à l'image d'une France pacifique et puissante. Ce qui semble d'ailleurs faire à peu près consensus : c'est de cette façon que *L'Opinion nationale* présente l'Exposition lors de son ouverture³⁹, et c'est sur le même ton que l'empereur lui-même, pour une fois d'accord avec *Le Siècle*, insiste, dans son discours à la cérémonie de remise des prix de l'Exposition, le 1^{er} juillet, sur l'image de prospérité, de puissance et de paix que la France donne à cette occasion au monde.

34. Voir Maneglier, *Paris, impérial...*, *op. cit.*, p. 229.

35. Voir *Gazette de France*, 15 juin 1867.

36. Voir Tascher de la Pagerie, *Mon Séjour...*, *op. cit.*, p. 99-100.

37. Voir Bled, *François-Joseph...*, *op. cit.*, p. 378.

38. Voir Baroche, *Second Empire...*, *op. cit.*, p. 388.

39. Voir *L'Opinion nationale*, 3 avril 1867.

Ce consensus se retrouve d'ailleurs au sein même du Corps législatif. Contrairement à ce que peut laisser penser Anatole Claveau avec l'évocation des « lamentations » de Pelletan qui « stigmatisait cette vie à outrance comme incompatible avec le bon état des finances publiques⁴⁰ », l'Exposition universelle et les festivités qu'elle entraîne sont rarement évoquées lors des débats, même lors de ceux du budget. Et, lorsque les députés en parlent, c'est sur le ton de l'unanimité. Une espèce de « trêve » s'instaure ainsi dans la lutte de la majorité et de l'opposition⁴¹. Garnier-Pagès voit dans la réunion des princes un gage de paix. Les souverains d'Europe, juge-t-il, « n'ont pas dîné ensemble pour se trahir ou pour se préparer à arroser de sang de nouveaux champs de bataille⁴² ». Et, lorsqu'il demande que le prix d'entrée à l'Exposition soit diminué de moitié pour les ouvriers, Jules Simon précise qu'il n'y a dans cette proposition « aucun reproche », et même « aucun esprit d'opposition⁴³ ». L'Exposition est donc l'un des rares sujets sur lesquels les républicains ne cherchent pas à croiser le fer, à la tribune, avec les représentants de l'Empire.

Pourtant, des voix discordantes à gauche se font bel et bien entendre pour dénoncer la frivolité qui gagne alors la capitale. Car l'opposition n'est pas dupe de la manœuvre impériale et accuse à demi-mot le régime de se servir des fastes de la vie parisienne comme de la poudre aux yeux, pour cacher la triste réalité de la situation économique ou internationale. Le même Garnier-Pagès constate que l'Exposition ne saurait cacher la « suspension presque générale des affaires » causée par les inquiétudes liées aux affaires allemandes⁴⁴ ; la comtesse de Tascher de la Pagerie écrit elle aussi, lorsque se termine l'Exposition, qu'« un malaise se fait sentir », notamment en raison des mauvaises récoltes qui rendront le pain « encore cher cet hiver pour le pauvre peuple⁴⁵ ». Par ailleurs, des voix se font entendre pour réfuter l'idée d'un impact diplomatique de ce congrès qui n'en est pas un. Comme l'explique René du Merzer dans *L'Illustration* : « En présence de ce congrès inattendu de souverains, bien des esprits ont pensé aux conséquences politiques que pouvait produire ce mémorable événement. C'est donner à ces visites courtoises une portée évidemment exagérée. [...] Après comme avant les fêtes qui se succèdent chaque jour, l'Europe restera ce qu'elle est⁴⁶ [...] »

Aux origines de la légende noire de l'Empire

Mais les attaques portent aussi sur l'emballement de la vie parisienne. « On a fait du nouveau Paris la plus belle auberge de la terre », constate ironiquement Jules Ferry, en décembre 1867, dans sa dénonciation des *Comptes fantastiques d'Hausmann*⁴⁷, opinion partagée d'ailleurs par la femme du ministre Baroche, qui écrit en juin, dans son journal : « l'univers mange à Paris⁴⁸. » D'aucuns pensent que l'excellence de la civilisation française, bien loin de s'en trouver renforcée, devra en pâtir. Même si elle ne partage pas leur avis, Juliette Adam explique ainsi que les étrangers venus visiter l'Exposition « retournent chez eux, répétant que Paris est la ville de la plaisanterie grasse, de la débauche, la Babylone moderne⁴⁹ ! »

Ce qui choque surtout les républicains, c'est le déferlement de cette vague de divertissements, au moment où de graves enjeux existent. La même Juliette Adam s'en lamente : « On ne parle plus de rien sérieusement », écrit-elle, « on ne songe qu'au plaisir⁵⁰ ». Ainsi dénonce-t-elle, à l'automne, le fait que « Paris est à cette heure beaucoup plus occupé de *L'œil crevé* que de la question angoissante

40. Voir Anatole Claveau, *Souvenirs politiques et parlementaires d'un témoin, 1865-1873*, Paris, Plon, 1913-1914, vol. I, p. 183.

41. Voir Hervé Maneglier, *Paris impérial...*, *op. cit.*, p. 228.

42. Séance du 29 juin 1867. Voir *Journal des Débats politiques et littéraires*, 1^{er} juillet 1867.

43. Séance du 24 juillet 1867. *Ibid.*, 25 juillet 1867.

44. Séance du 15 juillet 1867. *Ibid.*, 16 juillet 1867.

45. Voir Tascher de la Pagerie, *Mon Séjour...*, *op. cit.*, p. 114.

46. Voir René du Merzer, « Revue politique de la semaine », *L'Illustration*, samedi 8 juin 1867, p. 354.

47. Voir Jules Ferry, *Les Comptes fantastiques d'Hausmann*, Paris, G. Durier, 1979, p. 7.

48. Voir Baroche, *Second Empire...*, *op. cit.*, p. 371.

49. Voir Adam, *op. cit.*, p. 147.

50. *Ibid.*, p. 126.

de l'expédition de Rome⁵¹ ». Allain-Targé se montre beaucoup plus virulent. Il reprend l'idée de Juliette Adam : « La politique est écrasée en ce moment par la badauderie », écrit-il en juin 1867, dénonçant les « chinoiseries » et les « mascarades » qui noient les vraies questions. Pour lui, la vie parisienne n'est que de la poudre aux yeux, un « procédé de charlatanisme » employé par le gouvernement pour détourner le peuple de la vie politique. Et sa conclusion est sans appel : « Si c'est avec cela qu'on prétend remplacer la liberté, la vie publique, nationale, intellectuelle, nous sommes bien près de la pourriture et de la décadence⁵². » Et le prince Napoléon lui-même, à en croire Alfred Darimon, partage cet avis : « L'Exposition servira à cacher pendant quelques temps notre pauvreté, explique-t-il au député ; mais quand elle sera terminée, on verra nos loques s'étaler en plein soleil⁵³. » Ces trois contemporains révèlent à nos yeux l'une des dimensions fondamentales de la Fête impériale de 1867, sa dimension conjuratoire, la volonté du régime de faire oublier les échecs et les problèmes qui s'accumulent⁵⁴.

L'emballlement de la Fête impériale en cette année 1867 concourt grandement, par conséquent, à fonder la légende noire d'un Second Empire frivole et décadent qui aurait préparé le terrain à la défaite de 1870. Anatole Claveau, parmi d'autres, donne le ton, après coup, et non sans téléologie, dans ses Souvenirs, expliquant qu'en cette année 1867, « le Second Empire jouissait de son reste et dansait son dernier galop ». Il explique ainsi que le régime « expirait joyeusement dans une sorte de délire sardanapalesque, avec le monde entier pour témoin et pour complice. Sans être tout à fait tranquille, il s'efforçait de se leurrer et de s'étourdir, car, à certains signes, on sentait venir la catastrophe⁵⁵ ». Il est vrai, comme l'a dit l'empereur dans son discours de Lille, que les points noirs commencent à obscurcir l'horizon. La fête est d'ailleurs gâchée par bien des événements imprévus, de l'attentat contre le tsar à l'annonce de la mort de Maximilien. Par ailleurs, le succès populaire de l'Exposition ne saurait être pris comme un gage de popularité du régime. Comme l'a fait remarquer Alain Corbin, participation ne signifie pas adhésion⁵⁶, et la foule qui accourt aux Tuileries les soirs de bals vient peut-être plus admirer les illuminations qu'adorer celui qui les offre à leur vue. Difficile d'évaluer l'impact de ces manifestations sur l'opinion. Revenons à l'exemple du ministre de l'Instruction publique. Les instituteurs dont il a permis la visite à l'Exposition de Paris semblent pour la plupart ravis. Cette satisfaction est, à en croire Maurice Gontard, la preuve de la réconciliation entre l'Empire et le monde enseignant⁵⁷. Voir. Les instituteurs de province ne sont pas tous les enseignants de France, et le ministre ne représente pas à lui tout seul le régime de Napoléon III. Les ouvriers, de leur côté, ont, à en croire Georges Duveau, peu participé à la fête⁵⁸. Quoi qu'il en soit, l'année 1867 ne voit pas l'apaisement des tensions politiques, qui ont même tendance à s'aggraver dans les mois qui suivent. À l'intérieur également, la vaste campagne de propagande de 1867 fondée sur l'exploitation de la vie parisienne aura été un échec.

Au final donc, l'Exposition universelle aura été l'occasion pour l'État impérial d'affirmer davantage une politique culturelle axée sur un travail de propagande, adressée tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays, et ayant pour vecteur principal une vie parisienne utilisée comme une vitrine de la grandeur de la France et des réussites du régime.

Transformée en outil de politique intérieure et étrangère, la Fête impériale reprend toutes les caractéristiques des fêtes de souveraineté du XIX^e siècle, mêlant ostentation du pouvoir et image de communion nationale, visant à renforcer la légitimité du régime auprès de ses sujets et de ses voisins européens.

51. Opéra-bouffe de Crémieux et Hervé, créé aux Folies-Dramatiques le 12 octobre 1867. *Ibid.*, p. 173.

52. Voir Allain-Targé, *op. cit.*, p. 122, 126, 127.

53. Voir Alfred Darimon, *Les Irréconciliables sous l'Empire (1867-1869)*, Paris, E. Dentu, 1888, p. 86.

54. Voir Corbin, « Préface »..., *op. cit.*, p. 11 ; Georges Duveau, *La Vie ouvrière en France sous le Second Empire*, Paris, Gallimard, « La Suite des temps », 1946, p. 498.

55. Voir Claveau, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 181.

56. Voir Alain Corbin, « Les Fêtes de souveraineté », in Corbin, Jérôme, Tartakowski, *Les Usages politiques des fêtes...*, *op. cit.*, p. 28.

57. Voir Geslot, *Une histoire du XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 877.

58. Voir Duveau, *La Vie ouvrière...*, p. 497-8.

Pourtant le bilan est maigre, le lustre de la vie parisienne étalé à la face du monde ne donnant au régime de nouveaux appuis ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Si l'Exposition et les fêtes font à peu près l'unanimité, du moins en surface, en revanche cet emballement de la vie parisienne vient parachever l'image d'un régime qui dilapide l'argent, accélère la décadence et jette de la poudre aux yeux de la nation, ce qui sera l'un des piliers de la légende noire, longtemps prégnante, du Second Empire.

En dépit de cet échec, l'instrumentalisation politique de la vie parisienne lors de l'Exposition universelle apparaît comme le point d'orgue d'une politique culturelle à part entière menée par le Second Empire. Action non inédite alors, mais qui, par l'ampleur nouvelle qui lui est donnée, contribue à la cristallisation des représentations et des mythes liés à la vie parisienne au XIX^e siècle.

Jean-Charles GESLOT
Université de Versailles-Saint-Quentin en Yvelines